

## LES MYSTIFICATIONS ÉPISTOLAIRES D'OCTAVE MIRBEAU

Le journaliste, critique d'art, romancier et dramaturge Octave Mirbeau (1848-1917), auteur de *L'Abbé Jules* (1888), du *Journal d'une femme de chambre* (1900) et de *Les affaires sont les affaires* (1903), peut être considéré comme le grand démystificateur par excellence. Dans toute son œuvre, et à l'instar de ses “dieux” Auguste Rodin et Claude Monet, il a entrepris de révolutionner le regard de ses contemporains. Il a voulu dessiller nos yeux, et nous obliger à découvrir les êtres et les choses, les valeurs et les institutions, tels qu'ils sont, et non tels que nous avons été conditionnés à les voir — ou, plutôt, à ne pas les voir. Pendant quarante ans, il a démasqué, stigmatisé et fait grimacer, avec une férocité jubilatoire, tous ceux qu'un vain peuple, dûment crétinisé, s'obstine à respecter : les démagogues, forbans de la politique, les spéculateurs et affairistes, les pirates de la bourse, les requins de l'industrie et du commerce, les “monstres moraux” du système répressif inique baptisé “Justice”, les “pétrisseurs d'âmes” des Églises, les rastaquouères des arts et des lettres, les guignols et les maîtres-chanteurs d'une presse vénale et anesthésiante, et tous les bourgeois qui s'engraissent de la misère des pauvres, et qui, dépourvus de toute pitié, de tout “sentiment artiste” et de toute pensée personnelle, se sont dotés, pour leur confort moral et intellectuel, d'une indéracinable et homicide bonne conscience.

Et pourtant, paradoxalement, il se révèle aussi un mystificateur hors de pair, auteur de canulars mémorables et d’“hénaurmités” débitées avec le plus grand sérieux, et éminent spécialiste de l'interview imaginaire au cours desquelles les victimes, bien réelles, et qui appartiennent au *Gotha* de la politique, des Lettres ou des Arts, se déboutonnent allègrement pour exhiber leur dérisoire ou horrible nudité. Deux explications, fort différentes, de cette apparente contradiction peuvent être avancées, l'une valable pour les débuts journalistiques de Mirbeau, l'autre pour la suite de sa carrière de justicier :

- Pendant une douzaine d'années, de 1872 à 1884, en tant que “prolétaire de lettres”, il a dû servir des causes qui n'étaient pas les siennes et, à force de faire semblant, il est devenu un excellent comédien, capable de faire adhérer ses lecteurs à des idées qui n'étaient pour lui que des défroques<sup>2</sup>. Mais en ce cas la mystification apparaît bien comme une tromperie et conduit à une manipulation de l'opinion publique : ainsi Mirbeau a-t-il fortement contribué au succès de la propagande bonapartiste, de 1873 à 1875, en donnant de l'Empire une image éminemment populaire et progressiste, voire révolutionnaire<sup>3</sup>.

- Par la suite, quand il sera devenu maître de sa plume, il considèrera qu'il n'y a rien de tel que de bonnes mystifications pour faire apparaître au grand jour les manipulations des uns et la crédulité des autres et pour susciter chez le lecteur un embryon de réflexion critique. Les interviews imaginaires de ce point de vue lui apparaîtront comme des expériences politiquement salutaires, puisqu'elles vont permettre à “l'inexprimable imbécile” qu'est l'électeur moyen de découvrir l'envers des “grimaces” des professionnels de l'arnaque politique<sup>4</sup>. Paradoxalement, la mystification est alors le chemin le plus court pour conduire à la vérité : c'est en mystifiant qu'il démystifie !

À ces deux mobiles successifs, il conviendrait d'ajouter, bien sûr, la permanente jouissance ludique de celui qui peut se payer impunément la tête des gogos, non seulement le *profanum vulgus*, d'ailleurs, mais aussi, à l'occasion, des personnes respectées et admirées, tel Edmond de Goncourt, à qui Mirbeau a débité, un soir de 1889, quantité de sonnettes devenues vérités d'*Évangile* pendant un siècle par la grâce du potinier d'Auteuil<sup>5</sup>.

*A priori*, la correspondance, écriture de l'intime, devrait être à l'abri de ce genre de mystifications, dans la mesure où on n'est pas censé s'amuser à tromper des amis et des confidents. Mais,

---

1 L'expression apparaît dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883.

2 Mirbeau évoque cette période de sa vie dans un roman inachevé, *Un gentilhomme* (recueilli dans le tome III de notre édition critique de son *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel - Société Octave Mirbeau, 2001).

3 Voir ma communication “Mirbeau et l'Empire” dans les Actes du colloque de Tours, *L'Idée impériale en Europe (1870-1914)*, *Littérature et nation*, n° 13, 1994, pp. 19-42.

4 Mirbeau en appelle logiquement, dès 1888, à “la grève des électeurs”.

5 Voir le *Journal* des Goncourt à la date du 11 juillet 1889 (Bouquins, t. III, p. 293).

naturellement, des entorses à cette règle morale qui proscriit le mensonge sont toujours possibles, et, comme tout un chacun, Mirbeau est parfois pris en flagrant délit de donner des événements des versions fort différentes selon les destinataires et l'intérêt qu'il a à leur en faire accroire : par exemple, en novembre 1886, dans une lettre à la patronne de la *Nouvelle Revue*, Juliette Adam, qui publie *Le Calvaire* en feuilleton, il fait un récit haut en couleurs et marqué au coin de l'exagération d'une traversée de Belle-Île à Noirmoutier, dont une autre lettre, à son confident Paul Hervieu, nous offre une version beaucoup plus plausible<sup>6</sup>. Il lui est même arrivé, selon toute vraisemblance, de fabriquer de toutes pièces, pour les besoins de la promotion de son roman, une pseudo-lettre de Léon Tolstoï relative à *L'Abbé Jules* et citée complaisamment dans une lettre adressée à l'influent critique littéraire du *Figaro*, Philippe Gille, qu'il cherche visiblement à mettre en condition<sup>7</sup>... Mais il s'agit là de mystifications vénielles et conjoncturelles, qui s'expliquent aisément et dont sa conscience, fort exigeante par ailleurs, ne doit pas se sentir lourdement chargée : les destinataires ont les mensonges qu'ils méritent !

Dans le cadre d'une série d'articles de *Paris-Journal* intitulés "La Comédie des Beaux-Arts" et consacrés à la réforme du Salon de 1880, qu'il vilipende, il a également participé à une campagne collective prenant la forme de pseudo-lettres publiques signées de diverses initiales et adressées à Gambetta ou au rédacteur en chef du journal, Henry de Pène<sup>8</sup>. Mas c'est là une pratique assez courante dans la presse de l'époque, où les pseudonymes sont abondamment utilisés pour masquer la maigreur de la rédaction et où les fausses lettres de lecteurs servent à faire croire à des mouvements d'opinion qu'il s'agit précisément de susciter. Il n'y a pas vraiment là de quoi fouetter un chat.

Il n'en va pas tout à fait de même avec les *Lettres de l'Inde* que Mirbeau a fait paraître en 1885, d'abord dans les colonnes du *Gaulois*, ensuite dans celles du *Journal des débats*<sup>9</sup>, deux quotidiens qui se veulent des modèles de sérieux et qui s'adressent à un public d'élite : élite mondaine et aristocratique pour l'un, élite intellectuelle et universitaire pour l'autre. Il se trouve en effet que Mirbeau, bien qu'intronisé grand reporter, n'a jamais mis les pieds en Inde et que ses pseudo-lettres, signées Nirvana, puis N., ont été rédigées les premières à Paris, pendant l'hiver 1885, et les secondes en juin, dans l'Orne, au Rouvray, près de Laigle. C'est là qu'il décrit, en les situant dans l'Himalaya, les rhododendrons bien de chez nous qu'il a sous ses yeux et auxquels, naturellement, il confère des dimensions himalayiques... C'est aussi de sa chaumière située au cœur du Perche<sup>10</sup>, à quelques dizaines de mètres d'altitude, que, pour la délectation de ses lecteurs, il fait une description impressionniste des effets de lumière sur le Kangchenjunga, sommet culminant à plus de 8000 mètres, qui "*s'irise de leurs sanguinolentes*"...

On imagine aisément le plaisir qu'il a dû éprouver à voir paraître un reportage aussi évidemment "bidonné" et néanmoins pris pour argent comptant par un public leurré qui n'y voit que du feu, et ce avec la très probable complicité des rédacteurs en chef des deux quotidiens, Arthur Meyer, dont Mirbeau a été le secrétaire particulier, et Patinot, dûment conditionné par un politicien opportuniste, François Deloncle, dont je reparlerai. Le plaisir de mystifier un lectorat misonéiste et imbu de son importance est à coup sûr renforcé par celui de la vengeance : avec ses pseudo-lettres, il dame en effet le pion à Robert de Bonnières, mondain insignifiant à ses yeux, et qu'il démystifiera d'importance quelques années plus tard<sup>11</sup>, mais qui est néanmoins grassement rémunéré et très

---

6 Ces deux lettres sont recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, à paraître en 2002 chez l'Âge d'Homme.

7 Sur cette affaire, voir ma contribution, "La correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques", au colloque de Brest d'avril 2001, *Lettre et critique*, dont les Actes devraient paraître en 2002 aux Presses de l'Université de Basse-Bretagne.

8 Cette série d'articles a été recueillie dans mon édition des *Premières chroniques esthétiques* de Mirbeau, Société Octave Mirbeau - Presses de l'université d'Angers, 1995.

9 Je les ai publiées en volume en 1991, aux éditions de l'Échoppe, Caen.

10 Il y écrit également des *Lettres de ma chaumière*, publiées dans *La France* et qui paraîtront en volume en novembre 1885, chez l'éditeur Laurent. Mais elles n'ont de "lettres" que le nom.

11 Dans un article vengeur, à l'ironie assassine, "Le cas de M. de Goncourt", qui paraîtra le 17 mars 1891 dans *L'Écho de Paris*.

puissant au *Gaulois*, où il signe Robert Estienne, et au *Figaro*, où ses articles paraissent sous le pseudonyme de Janus : au moment où sont publiées en feuilleton les *Lettres* du pseudo-Nirvana, Bonnières, lui, se trouve réellement en Inde et en rapportera des *Souvenirs de voyage - Notes sur l'Inde*, publiés dans la *Revue bleue* et recueillis dans ses *Mémoires d'aujourd'hui* en 1886.

Il est cependant douteux que le plaisir du canular et de la moquerie vengeresse soit le seul, ni même le principal moteur de la supercherie. Quelles peuvent bien être les motivations de Mirbeau ?

Le premier mobile, peu avouable, est d'ordre alimentaire. Depuis plusieurs années Octave Mirbeau fait le "nègre" pour arrondir ses fins de mois et payer les dettes qui se sont accumulées au cours des quatre années où il a été le jouet d'une créature dispendieuse et sans cervelle, Judith Vimmer, rebaptisée Juliette dans *Le Calvaire* (1886), roman largement autobiographique en forme d'exutoire. Il a écrit au moins une dizaine de volumes, romans et recueils de nouvelles, sous au moins trois pseudonymes, entre 1881 et le début de l'année 1886, avant de voler de ses propres ailes<sup>12</sup>. Il évoquait précisément le dilemme auquel est condamné le "nègre" dans le premier conte publié sous son nom, en 1882, "Un raté" : le pauvre Jacques Sorel y découvrait que, pour avoir rédigé à la demande quantité d'œuvres parues sous les noms les plus divers, des romans, des contes, des vers, des comédies, des drames, des études d'histoire, des chroniques, il était pourtant dépourvu de toute espèce de droits sur sa propre création. Et il était tarauté par le besoin de crier : "*Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X... est à moi ; cette comédie est à moi.*" Malheureusement, cela ne lui aurait valu que des ennuis, la prison ou l'asile : "*On m'accuserait d'être fou, ou un voleur*"<sup>13</sup>.

Pour ce qui est des *Lettres de l'Inde*, Mirbeau les a rédigées, à des conditions que nous ignorons, mais à coup sûr moyennant finances, pour le compte d'un ambitieux politicien opportuniste, François Deloncle, dans lequel il voyait à l'époque un futur Napoléon. Ce Deloncle, diplomate de profession, a appris l'hindoustani à l'école des Langues Orientales, dont il est sorti diplômé, et a été envoyé en mission officieuse en Inde, de décembre 1883 à août 1884, par Jules Ferry, alors président du Conseil et véritable ministre des Affaires étrangères, afin d'y étudier la situation politique du sous-continent sous domination britannique et de conseiller le gouvernement dans sa politique orientale. C'est donc à Jules Ferry qu'il a adressé dix-sept rapports confidentiels restés inédits, d'un total de 315 feuillets manuscrits, auxquels j'ai pu avoir accès grâce au petit-fils de François, l'ancien ministre des Affaires étrangères du général de Gaulle, M. Michel Habib-Deloncle, qui, lors de son passage au Quai d'Orsay, en avait fait relier une copie à son usage personnel. Ces rapports sont évidemment la source principale des précieuses informations fournies par les pseudo-*Lettres de l'Inde*, Mirbeau se contentant de leur donner une forme littéraire en y ajoutant des détails piquants et des descriptions d'apparence impressionniste, quoique purement imaginaires, à grand renfort d'irisation, de vaporisation, de taches de couleurs et de fusion des contours.

Le "nègre" n'est en effet pas maître de ce qu'il écrit : il doit se contenter de mettre en forme ce que son employeur attend de lui, comme Mirbeau a été condamné à le faire pendant des années avec ses patrons successifs, le bonapartiste Dugué de la Fauconnerie, le légitimiste Arthur Meyer, le macmahonien baron de Saint-Paul et le banquier Edmond Joubert, qui fait dans l'antisémitisme au lendemain du krach de l'Union Générale de janvier 1882<sup>14</sup>. Peu lui importe, apparemment, que ses employeurs soient impérialistes, monarchistes ou membres, comme Deloncle, de cette mafia opportuniste qu'il a accusée, dans ses fameuses *Grimaces* de 1883, de faire main basse sur la France : il aurait pu dire, comme le narrateur d'*Un gentilhomme*, roman posthume : "*Tour à tour, je suis*

---

12 Sept de ces œuvres ont été publiées par mes soins : *Amours cocasses* et *Noces parisiennes* chez Nizet en 1995 ; *L'Écuyère*, *La Maréchale*, *La Belle Madame Le Vassart*, *Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine*, en annexe des trois volumes, dans mon édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (*loc. cit.*). Voir aussi mon article "Quand Mirbeau faisait le 'nègre'", dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, 1994.

13 "Un raté", *Paris-Journal*, 19 juin 1882 (recueilli dans les *Contes cruels*, Séguier, 1990, Les Belles Lettres, 2000, t. II, p. 423).

14 Sur ces années de prolétariat de la plume, voir la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1990, chapitres V à VIII.

resté auprès d'un républicain athée, d'un bonapartiste militant qui ne rêvait que de coups d'État, d'un catholique ultramontain, et je me suis adapté aux pires de leurs idées, de leurs passions, de leurs haines, sans qu'elles aient eu la moindre prise sur moi. Affaire d'entraînement, je suppose, et, surtout, affaire d'exemple. Garder une opinion à moi – je parle d'une opinion politique –, la défendre ou combattre celle des autres, par conviction, par honnêteté j'entends – ne m'intéresse pas le moins du monde. Je puis avoir toutes les opinions ensemble et successivement, et ne pas en avoir du tout, je n'attache à cela aucune importance. Au fond, elles se ressemblent toutes ; elles ont un lieu commun, et je pourrais dire un même visage : l'égoïsme, qui les rend désespérément pareilles, même celles qui se prétendent les plus contraires les unes aux autres<sup>15</sup>...”

Il serait cependant réducteur de limiter les ambitions de Mirbeau à cette simple mise en forme littéraire pour des motifs alimentaires. Car à cette époque il se passionne pour l'Inde, à laquelle il consacre en six mois, du 12 janvier au 9 juillet 1885, la bagatelle de treize chroniques du *Gaulois* et de *La France*, sans parler d'une nouvelle d'*Amours cocasses*, “L'élève Kaïla”<sup>16</sup>. Avant de prendre la plume, il a également lu les *Rig-Védas* présentés par Bergaigne, les romans de Méry et de Bulwer-Lytton (*The coming race* et *The strange story*), Schopenhauer et Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines*), et les récits de voyage d'Ernst Haeckel (*Lettres d'un voyageur en Inde*), de Paul Bourde (*De Paris au Tonkin*) et du père Huc (*Souvenirs d'un voyage en Tartarie et au Tibet*), dont il se souviendra également dans *Le Jardin des supplices*<sup>17</sup> (1899). Son intérêt n'est donc pas feint, et il n'a probablement pas vraiment l'impression de prostituer sa plume en servant les desseins de François Deloncle, si l'on en juge par sa correspondance de l'époque. Certes, leurs intérêts sont sans doute différents, mais ils convergent, et cela doit suffire à apaiser sa conscience. Pour Deloncle, il s'agit de donner le maximum d'impact aux analyses contenues dans des rapports restés confidentiels et où il préconisait une politique orientale expansionniste, quoique pacifique, de nature à endiguer l'impérialisme britannique et à renforcer les intérêts commerciaux de la France, tout en diffusant un idéal démocratique, idéal un peu trop beau pour ne pas être suspect<sup>18</sup>. Mirbeau n'est sans doute pas dupe de l'idéalisation du “bon” colonialisme à la française, mis en œuvre à Pondichéry, par opposition au repoussoir qu'est à ses yeux le colonialisme anglais, mais peu lui chaut sans doute de participer un tant soit peu à une manipulation de l'opinion publique s'il a l'occasion de faire partager son horreur de la colonisation génocidaire et ethnocidaire de la *perfidie Albion*, de préconiser une politique humaniste qui respecte les traditions, les cultures et les droits des peuples colonisés, et, par-dessus le marché, de manifester sa fascination pour l'Inde et pour le bouddhisme cinghalais.

Cette fascination est double :

- D'une part, Mirbeau est convaincu que l'avenir du monde est en train de se jouer en Orient, comme il l'écrit le 4 juillet 1885 dans *La France*. Les peuples de ce qu'on n'appelle pas encore le tiers-monde commencent à résister à la pénétration britannique, au Soudan, bien sûr, qui constitue l'actualité immédiate (prise de Khartoum par le Mahdi, mort de Gordon), mais surtout en Inde et dans ses marges, notamment l'Afghanistan, et “quelque chose de formidable et de géant s'enfante dans les entrailles de cette terre vieille et toujours féconde, de cette terre par où passèrent tous les peuples de l'univers qui ont laissé chacun leur marque, leur génie et leur fatalité” : “Que va-t-il sortir de cette parturition nouvelle, un monstre ou un dieu, du cataclysme ou de la lumière ? Nul ne le sait exactement<sup>19</sup>”. Citoyen du monde à la curiosité insatiable, à l'écoute de tout ce qui bouge et qui menace, il ne saurait manquer de suivre l'“agitation confuse” et les “rumeurs” qui préludent à l'enfantement d'un monde nouveau, de même qu'aujourd'hui les observateurs et politologues du monde entier observent les soubresauts consécutifs aux attentats du 11 septembre 2001 qui

15 *Un Gentilhomme*, in *Œuvre romanesque*, loc. cit., t. III, pp. 900-901.

16 Sur Mirbeau et l'Inde, voir la communication de Christian Petr, “L'être de l'Inde”, au colloque Mirbeau de Caen, dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 329-337.

17 Il est à noter que, dans *Le Jardin des supplices*, le nom du bateau sur lequel s'embarque l'anonyme narrateur à destination de Ceylan sera le même que celui des *Lettres de l'Inde* : le *Saghalién*.

18 Sur les analyses et les propositions de Deloncle, voir notre préface aux *Lettres de l'Inde* pp. 13-14, et les notes où sont cités les passages dont s'inspire Mirbeau.

19 *Lettres de l'Inde*, loc. cit., p. 64.

menacent d’embraser la planète.

- D’autre part, à force de lire Schopenhauer, qui était tout imprégné de philosophie bouddhiste, il a fini par voir dans les philosophies de l’Inde une forme supérieure de sagesse, qui va, dans le renoncement, l’ascèse et l’extinction de la conscience, bien au-delà de l’ataraxie des stoïciens et des épicuriens de l’antiquité. Ce n’est certes pas un hasard s’il a signé ses *Lettres de l’Inde* du pseudonyme symptomatique de Nirvana et si, dans son roman *L’Abbé Jules*, qu’il entamera en 1887, il va bientôt imaginer le prodigieux père Pamphile, qui apparaît comme un *mahatma* incarné (c’est-à-dire *magna anima*, “grande âme”, explique Mirbeau dans un de ses articles sur l’Inde) : Pamphile est en effet parvenu, dans sa quête d’idéal, à un point d’élévation et de détachement tel que plus rien désormais n’a la moindre prise sur lui et qu’il n’a même plus besoin d’atteindre l’objectif qu’il s’est fixé<sup>20</sup>. Ce n’est pas davantage un hasard si Mirbeau va mettre dans la bouche de son frénétique abbé Jules — qui est malheureusement bien en peine de mettre en œuvre une philosophie aussi contraire à son propre tempérament —, une prédication tout imprégnée de sagesse indienne : “*Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d’eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts... Je t’avertis que ce n’est point facile d’y atteindre, et l’on arrive plus aisément à fabriquer un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon, qu’un Rien*<sup>21</sup>...”

Il est clair dès lors que sa mystification épistolaire est infiniment plus qu’une vulgaire supercherie destinée à faire la nique au prétentieux Bonnières. Certes, Mirbeau n’est jamais allé en Orient et ses pérégrination à travers le sous-continent indien, de Ceylan à l’Himalaya, sont de pure fantaisie. Mais il a beaucoup lu, il s’est documenté aux meilleures sources, et surtout il a beaucoup réfléchi sur les problèmes de la colonisation, sur la confrontation entre cultures différentes inintelligibles les unes aux autres, sur la sublime force d’inertie des Indiens sur laquelle se brisera inéluctablement l’Empire britannique, et sur cette religion sans dieu qu’est le bouddhisme cinghalais (du moins se l’imagine-t-il ainsi), et les *Lettres de l’Inde*, pour fictives qu’elles soient, sont sans aucun doute infiniment plus riches à tous points de vue, et aussi plus “vraies”, que les *Notes sur l’Inde* ramenées par le superficiel mondain Robert de Bonnières. Paradoxalement, c’est de la mystification que la “vérité” a le plus de chances de s’élever, car le voyageur en chambre, qui confronte les sources et développe posément sa réflexion à l’abri des fracas du monde, risque moins de se laisser égarer par des observations futiles, quoique pittoresques, ou conditionner par des préjugés européo-centristes qui, au contact des supposés “barbares”, mettent à rude épreuve le voyageur le mieux disposé, ou encore manipuler par la propagande officielle des administrations coloniales qui lui servent de truchement.

Pour preuve de cette espèce de prescience dont était doté Mirbeau, et pas seulement dans le domaine esthétique<sup>22</sup>, je citerai ces lignes relatives à un peuple oriental avec lequel il n’a pourtant jamais eu le moindre contact : “[...] *il n’existe pas [chez lui] d’institutions gouvernementales ni civiles ; aucune éducation ; une religion dans laquelle ils veulent voir la pratique de l’islamisme, mais qui, en réalité, est pire que la pire religion des races les plus arriérées de la terre, superstitieuse et fanatique. Ils ne connaissent que la voix de leurs mollahs ignorants, qui leur prêchent la haine de l’infidèle et les lancent dans la plaine, à la razzia et au carnage. / Race sensuelle, cupide ; pour de l’or, capable de tout, sauf de trahir un hôte. Voleurs et brigands, coutumiers du parjure et riant des serments prêtés sur le Coran, ils sont avides de sang, toujours armés et continuellement en guerre les uns contre les autres. Chaque tribu, chaque clan a ses querelles intestines, ses luttes, ses haines héréditaires. Il n’est pas un d’entre eux qui n’ait un meurtre à venger et ne le venge*<sup>23</sup>”. Ce peuple, vous l’avez certainement reconnu, c’est le peuple afghan : en 117 ans, hélas ! les choses n’ont guère changé.

---

20 Georges Rodenbach écrit que le père Pamphile “a été jusqu’au bout de son idéal”, et ajoute : “Voilà comment on peut s’évader de la vie, atteindre le plus haut sommet de l’individualisme et intensifier si fort son désir que la réalisation en devient inutile. On devient réellement ainsi maître des choses et de tout l’univers. Et c’est la meilleure façon sans doute — la seule, disons même — de réaliser l’absolu” (*L’Élite*, loc. cit., p. 152).

21 *L’Abbé Jules*, chapitre III de la deuxième partie (*Œuvre romanesque*, t. I, 2000, p. 470).

22 Voir les deux volumes de ses *Combats esthétiques* (Séguier, 1993).

23 *Lettres de l’Inde*, loc. cit., pp. 75-76.

Dès lors que leur auteur fait preuve d'une telle sûreté de jugement, pour ne pas parler de divination, les *Lettres de l'Inde* peuvent-elles vraiment n'être considérées que comme une mystification ?

Pierre MICHEL  
Université d'Angers